

OEUVRES

POSTHUMES

DU CHEVALIER

DE BOUFFLERS.



A PARIS,

CHEZ F. LOUIS, LIBRAIRE,

RUE DE SAVOIE, N° 6.

1816.



---

# PORTRAIT

DE

MADAME DE BOUFFLERS.

L'ESPRIT, la grace, la gaieté, la vérité, la bonté, composaient en quelque sorte toute sa personne; mais ces qualités si précieuses étaient accompagnées d'une simplicité naturelle qui leur prêtait encore plus de charmes, et d'une délicatesse en tout genre qu'il faudrait pouvoir emprunter pour essayer d'en donner une idée. Sa figure, même à la fleur de son âge, n'avait jamais été, à proprement parler, ni belle, ni jolie; mais elle était aux plus jolies ce que les plus jolies sont quelquefois aux plus belles, elle plaisait davantage. La blancheur éblouissante de son teint, la beauté particulière de ses cheveux, la perfection de sa taille,

la légèreté de sa démarche, la noblesse de son air, et, par-dessus tout, l'expression, la vivacité, la variété, la singularité de sa physionomie, l'avaient autrefois distinguée entre les jeunes femmes de son temps. Elle conserva jusque dans l'âge avancé une partie de ces premiers avantages qui lui avaient fait tant d'adorateurs et tant d'ennemies; et ce que les femmes ne sauraient disputer au temps, elle sut le remplacer, peut-être avec usure, par tout ce qu'un esprit, aussi observateur en effet que distrait en apparence, apprend à recueillir sur la route de la vie.

Madame de Boufflers ne jouit d'abord ni de tout le bonheur, ni de tous les succès qui sembleraient dus à l'enfance ou à la première jeunesse d'une personne destinée à tant de célébrité. Peut-être qu'un peu sauvage, un peu capricieuse dans ses premières années, elle n'avait pas encore annoncé ce qu'elle de-

vait être; semblable aux meilleurs fruits, qui sont quelquefois les plus acides en attendant leur maturité. Il se pouvait aussi que, dans une grande quantité de frères et de sœurs, presque tous également distingués par quelque genre particulier d'agrément ou de mérite, la prédilection des parents se fût arrêtée sur d'autres. Quoi qu'il en soit, Marie Daulray (c'était son nom de fille) n'en conçut ni dépit, ni jalousie; mais l'indépendance de son caractère, l'insouciance de son humeur, sa dissipation, sa gaieté, son espièglerie même, la rendaient moins sensible à la privation de ces douces caresses, premier tribut que la nature ordonne de payer à l'enfance. Jamais les préférences qu'elle voyait accorder ne lui parurent injustes; et, comme si dès-lors elle avait connu ses intérêts, elle trouvait tout naturel qu'on fût aimé en proportion de ce qu'on plaisait.

Peu après son mariage elle fut conduite à Paris, pour être présentée à la marquise douairière de Boufflers, sa belle-mère, fille du défenseur de Lille, et veuve d'un parent de son nom, à qui le maréchal de Boufflers l'avait donnée en récompense d'une action brillante qu'il lui avait vu faire à la bataille de Malplaquet. La voilà donc en route, ne rêvant jour et nuit, comme toutes les jeunes femmes en pareille circonstance, qu'aux fêtes, aux plaisirs, aux divertissements de tout genre qui devaient l'attendre à Paris; car Paris n'a jamais plus de charmes que dans la pensée de ceux qui y vont pour la première fois. Elle arrive enfin; mais quelle surprise! lorsqu'en descendant de voiture elle est reçue dans des appartements tendus en serge noire et grise, du fond desquels elle voit venir à sa rencontre une personne infirme, qui, par sa pâleur, sa maigreur, la lenteur de sa démarche, la

singularité de son costume , ressemblait plutôt à une ombre funèbre qu'à un être vivant. C'était madame de Boufflers la mère , qui , en perdant son mari , avait fait vœu de ne jamais quitter son premier deuil. Mais cet extérieur effrayant , ces vêtements lugubres , ces tristes entours , cette physionomie à-la-fois mourante et sévère , cachaiient une ame douce , une bonté touchante , une raison ornée , une piété indulgente , un esprit solide , juste et pénétrant , qui , à travers le trouble et l'embarras de la nouvelle arrivée , sut de bonne heure entrevoir de rares qualités , comme autant de pierres fines encore à moitié enfermées dans leurs gangues. La jeune personne , de son côté , malgré le peu de rapport des âges , des idées , et des penchants , vit une facilité , une condescendance , une faiblesse même à son égard , qui la touchèrent jusqu'au fond du cœur. La sévérité qui s'attendrit acquiert tant de

pouvoir sur l'esprit qu'elle a d'abord intimidé ! Aussi, loin de rester étrangères l'une à l'autre, la belle-mère et la belle-fille eurent bientôt conçu réciproquement une affection aussi filiale d'une part, que de l'autre elle était devenue maternelle. Quelque temps après, le duc de Boufflers, frère de la belle-mère, offrit à la belle-fille de venir loger chez lui, dans une maison moins sérieuse, où elle trouverait une société mieux assortie à son âge et aux goûts qu'on pouvait lui supposer. La duchesse de Boufflers, depuis la maréchale de Luxembourg, avec qui elle allait habiter, était déjà citée pour une des personnes les plus aimables et les plus spirituelles de son temps ; mais, comme son humeur avait été de bonne heure trop redoutée, et que son ame n'était point encore assez connue, on pouvait craindre que la marquise de Boufflers ne trouvât point dans cette nouvelle demeure toute la satis-

faction qu'elle aurait pu s'en promettre.

Douées à-peu-près également des charmes de l'esprit et de la figure, à-peu-près également appelées aux plus brillants succès, chacune de ces deux dames pouvait dans l'autre voir une rivale; et rarement une rivale est vue de bon œil, d'autant mieux que souvent, en pareille circonstance, plus on est rapproché, moins on est uni. Sous d'autres rapports, l'éclat d'une grande fortune et un grand état dans le monde donnaient à la duchesse de Boufflers une supériorité trop visible, et dont il lui aurait été facile d'abuser vis-à-vis d'une jeune parente encore inconnue que le hasard mettait dans sa dépendance, et qui pour tout bien n'avait guère que sa grace et son nom. Il n'arriva rien de ce qu'on aurait pu craindre pour madame de Boufflers; elle ne fut traitée ni en rivale, ni en protégée; et l'aimable tante ne se servit de ses frivoles avantages que pour mieux



faire ressortir ceux de l'aimable nièce, en qui elle semblait avoir mis ses complaisances, et même son orgueil.

Il lui fallut revenir quelque temps après à Lunéville pour commencer à faire son service de dame du palais auprès de la reine de Pologne, femme du sage et bon roi Stanislas, et malheureusement bien moins en état que lui de sentir tout le prix du nouvel ornement de sa cour. Madame de Boufflers y fut de nouveau quelque temps méconnue; mais bientôt ce prince, auprès de qui l'esprit et la grace étaient si bien recommandés par la grace elle-même et par l'esprit, conçut pour madame de Boufflers une prédilection paternelle, et la dédommagea, tant qu'il vécut, du peu de justice qui lui avait été rendue jusqu'alors.

Devenue à-peu-près toute-puissante dans cette charmante cour, madame de Boufflers ne songea plus qu'à répandre le

calme et la sérénité sur les jours que le ciel réservait à celui de tous les vieillards qui méritait le mieux l'immortalité. Elle n'usa du crédit toujours croissant qu'il lui accordait, que pour aider à le montrer dans tout l'éclat de ses touchantes vertus, pour essayer d'embellir encore la place qui attendait Stanislas dans l'histoire, pour en faire le consolateur d'un peuple qui pleurait toujours le bon duc Léopold, enfin pour que les dernières années de Stanislas devinssent, s'il se pouvait, les plus beaux jours de la Lorraine.... Et, en effet, sous les dehors les plus agréables, sous cet air de légèreté, de frivolité, quelquefois même d'inconséquence, qui rend presque toujours les aimables femmes encore plus aimables, on pouvait déjà remarquer en elle un grand sens, avec un véritable desir du bien général dont ses pareilles s'occupent si peu : il eût été facile d'en juger par les avis directs ou indirects qu'elle

avait tous les jours occasion de donner à son illustre protecteur, par le plaisir qu'elle prenait à louer devant lui les nobles actions et les grandes ames, et aussi par la valeur qu'elle attachait aux mots de bon citoyen et d'homme public ; termes peu en usage dans les conversations de ce temps ; mais que dès-lors, seule peut-être entre toutes les femmes, elle regardait comme le premier des éloges.

Cette petite cour si heureuse, si bien composée, si regrettée de trop peu de personnes qui en restent, ce paisible asile où, après tant de travaux, de dangers, et de fortunes diverses, le noble et digne ami de Charles XII semblait, de son vivant même, jouir des honneurs et des douceurs de l'Élysée, Lunéville ne tarda pas à devenir le rendez-vous d'une foule des plus beaux esprits du siècle, que madame du Châtelet, d'une part, et madame de Boufflers son amie intime, de l'autre, savaient y attirer.

Voltaire, Montesquieu, Helvétius, Tressan, l'abbé Morellet, La Condamine, Saint-Lambert, et plusieurs autres dignes d'occuper une place dans une telle société, formaient souvent autour du *philosophe bienfaisant* un cercle dont toutes les capitales et toutes les cours auraient pu être jalouses.... Madame de Boufflers n'y était point déplacée; et, si elle admirait dans cette brillante élite à quel point l'étude et le travail peuvent étendre la raison et le talent, ils voyaient en elle, avec autant d'étonnement peut-être, un esprit riche uniquement de son fonds, qui, sans effort, sans projet, et même à son insu, pouvait s'élever jusqu'à leur portée, n'ayant que son goût pour guide, pour parure que sa grace, et pour inspiration que l'à-propos. Cependant ce plaisir si naturel, si flatteur pour la femme la moins ambitieuse, celui de se voir l'objet des hommages des premiers hommes de leur temps, avait peu de

charmes pour madame de Boufflers; elle n'aimait de l'admiration qu'à la sentir, et toute célébrité l'importunait, comme des ornements sous lesquels on étouffe. Cette même indifférence pour ce genre de triomphe s'étendait à beaucoup d'avantages d'un autre genre, et qu'il n'aurait tenu qu'à elle de se procurer; mais, plus contente de peu que tant d'autres de beaucoup; au-dessus de l'intérêt par la modération, et de la vanité par la noblesse, elle n'a rien fait de ce qu'elle aurait pu faire pour accroître une fortune trop bornée, ni pour acquérir une plus grande existence dans le monde; et son intérêt, ainsi que son mérite, a toujours été celui dont elle a paru le moins occupée.

On lui a reproché avec trop de raison d'aimer le jeu. Elle y a souvent été malheureuse; mais on peut dire aussi que ses amis ne l'étaient pas moins, puisque dans les heures qu'elle y perdait ma-

dame de Boufflers était perdue pour eux. Au reste, dans les moments les plus critiques, au milieu des plus grands orages, des naufrages même, dont le gros jeu menace tous ceux qui ne craignent pas assez de s'y embarquer, ainsi que dans les autres circonstances fâcheuses de sa vie, non plus que dans ses moments les plus brillants, on ne l'a jamais vue déroger à cette noble égalité d'humeur, à cette franche liberté d'esprit qui faisait le fonds de son caractère et la base de son bonheur; jamais abattue, jamais enivrée, elle portait en elle-même le contre-poids de toutes les inégalités de la fortune.

Mais cette force et cette résignation ne se montrèrent jamais mieux qu'à une époque plus fatale encore, s'il se pouvait, pour elle que pour toute la Lorraine, à qui la mort inopinée de Stanislas, quoique arrivée beaucoup au-delà du terme commun de la vieillesse,

a coûté tant de larmes, et si amères. Dès ce moment même nous avons vu madame de Boufflers, inspirée par un courage égal à son malheur, adopter sur-le-champ un nouveau plan de vie, comme si elle avait perdu soudain tout souvenir de sa position de la veille. Nous l'avons vue sans aucun faste, sans aucune exagération dans l'exposition de ses regrets, et ne pleurant de tout ce qu'elle perdait que celui de qui elle l'avait tenu, changer d'existence comme on change de vêtements. Nous l'avons vue s'éloigner silencieusement de ce palais désolé, et consacrée plutôt qu'abandonnée à sa douleur, se retirer à Nancy dans une maison modeste qui convenait à la simplicité de ses goûts, ainsi qu'à l'étonnante médiocrité de son revenu; alors aussi, et nous aimons à le rappeler, à l'honneur de nos compatriotes, tous les services que dans ses années les plus heureuses elle avait rendus à tant de fa-

milles lorraines, et avec tant de bienveillance, se présentèrent à tous les esprits à-la fois : le peu de luxe qui l'entouronnait contrastait d'une manière sublime avec le rôle qu'elle venait de jouer ; il donnait un nouveau prix à tout le bien qu'elle avait fait ; et tous les hommages, que jusqu'alors on aurait pu soupçonner d'intérêt, furent légitimés par l'hommage unanime de la reconnaissance.

Ce caractère, aussi aisé à juger que difficile à définir, ne connut, à proprement parler, de sentiment profond que celui de l'amitié ; sage et douce passion que, dans tout le cours de sa vie, aucune autre n'avait surmontée, et qui devint à-la-fois la consolation et l'ornement de sa vieillesse. Madame de Boufflers n'eut que des amis fidèles, et elle leur en donna l'exemple ; mais le constant objet de ses plus tendres préférences fut, sans contredit, M. le maréchal de Beauvau,



son frère, l'un des hommes les plus accomplis de son temps, en qui elle voyait avec admiration les vertus, les qualités, les agréments de tout genre dans leur plus parfait accord et dans leur plus juste mesure, et qui réunissait tout ce qui peut enorgueillir une sœur à tout ce qui peut charmer une amie.

Depuis la résolution de se fixer en Lorraine, ni son frère, ni ses enfants ne pouvaient payer sa tendresse de toute l'assiduité qu'ils auraient désiré; mais, aussi peu exigeante qu'elle était aimable, elle vivait en pensée avec les absents, et savait aimer de loin. Indépendamment des liens naturels, elle en avait formé d'autres qui ont montré sa constance à soigner des amis, et son talent pour les choisir. Près de cinquante années passées dans la plus étroite liaison, dans la plus intime confiance avec M. Devaux, lecteur du roi de Pologne, n'ont pas vu entre eux un jour de mécontentement,

pas une minute d'ennui. La meilleure amie, depuis la mort de madame du Châtelet, fut de toutes les femmes la plus faite pour partager avec elle la palme de l'esprit ; madame Durival, qui, pouvant de bonne heure se montrer son émule, préféra d'en faire son idole, et tend encore aujourd'hui à sa mémoire ce culte le plus honorable pour toutes les lieux. Je pourrais encore parler du besoin qu'elle avait de continuer toujours, jusque dans l'âge avancé, à exercer les doux soins de la maternité envers des enfants trop heureux de rencontrer une telle mère, depuis que les siens ne pouvaient plus être pour elle que des amis, et malheureusement des amis presque toujours absents. Parmi ces enfants adoptifs, il y en eut une sur-tout à laquelle son cœur sembla se méprendre, dont l'enfance et l'adolescence occupèrent délicieusement toute la vieillesse de madame de Boufflers, et dont les yeux, sans doute, ne

pourront lire ces lignes sans se mouiller encore de larmes filiales.

Madame de Boufflers savait trop bien se faire aimer pour être aimée de tout le monde ; elle a plus d'une fois excité la jalousie et la haine , sans avoir dans son cœur de quoi répondre ni à l'une , ni à l'autre. Sa vengeance la plus ordinaire était de ne pas y prendre garde , n'ayant que de l'indifférence ou tout au plus du mépris à rendre pour la malveillance la plus déclarée , et laissant presque toujours , en pareil cas , tout faire et tout dire à sa physionomie. Si quelquefois l'aigreur et l'amertume étaient portées contre elle au point de la forcer à y répondre , c'était tout au plus par quelques traits piquants , mais toujours délicats , toujours gais , et qu'elle savait lancer avec tant de grace , tant de sang froid , qu'on aurait pu douter si elle ne s'amusa pas plus de ses ennemis qu'elle ne s'en offensait. Nous avons pris plaisir à

donner d'abord une idée du caractère vraiment singulier de madame de Boufflers, parcequ'il était moins connu, moins bien jugé peut-être que son esprit; il nous reste maintenant à parler du charme, de la justesse, de la finesse, de la gaieté, de la soudaineté, disons le mot, de l'originalité de cet esprit qui ne ressemblait pas plus aux esprits ordinaires que la lumière à la couleur. Lui seul peut-être aurait pu faire son portrait; mais c'était celui de tous les esprits auxquels il avait le moins pris garde. Jamais aucun soin, aucun apprêt, aucune recherche, n'en ont altéré la forme native; et qu'en avait-elle besoin? On ne songe point à dorer l'or. Elle parlait peu, écrivait peu, lisait beaucoup, non pour s'instruire, non pour former de plus en plus son goût; mais elle lisait, comme elle jouait, pour s'exempter de parler. Ses lectures s'étaient bornées à peu de livres, qu'elle relisait souvent

pour les avoir mieux lus. Elle ne retenait pas tout ; mais il en résultait néanmoins pour elle , à la longue , une somme de connaissances d'autant plus intéressantes qu'elles prenaient la forme de ses idées. Ce qui en transpirait ressemblait , en quelque sorte , à un livre décousu , si l'on veut , mais par-tout amusant , et où il ne manquait que les pages inutiles.

A l'exception des amies les plus intimes de madame de Boufflers , on aurait pu vivre des siècles avec elle sans se douter de ce qu'elle savait ; car elle ne s'en doutait pas elle-même ; et , toujours hors de la règle commune , en tout elle semblait cacher son instruction avec autant de soin que d'autres leur ignorance. Il n'en était pas ainsi de l'esprit naturel ; elle avait beau le renfermer , il s'échappait ; le silence même ne le cachait pas entièrement , et presque toujours on le voyait percer dans les mouvements de son visage , comme une vive lumière à

travers un tissu délicat. Mais, fallait-il absolument parler, il lui était impossible de parler comme une autre ; ses paroles étaient inattendues, promptes, vives, pénétrantes, comme autant d'étincelles électriques dont on est plutôt frappé qu'averti, et qui laissent une longue impression. Sa gaieté était pour son ame un printemps perpétuel, qui l'a garantie toute sa vie de trop d'ardeur comme de trop de froid, et qui n'a cessé de produire des fleurs nouvelles jusqu'à son dernier jour ; mais, quoique cette gaieté fût presque toujours sans malice, et sa malice même sans méchanceté, elle ne laissait pas de se faire beaucoup plus redouter qu'elle ne l'aurait voulu d'une foule de gens qui craignent tout ce qui brille, et qui se défient de tout ce qui plaît. Ces esprits inquiets se représentent la conversation des personnes d'un certain ordre comme des joutes où il ne saurait y avoir d'honneur pour les uns

sans confusion pour les autres. Le véritable esprit n'a pas d'ambition si basse. Représentons-nous-les plutôt ces conversations comme certaines parties de jeu de l'impératrice Catherine avec quelques personnes privilégiées, où les joueurs se servaient de ducats pour jetons, et l'impératrice, de diamants.

Madame de Boufflers a pu même quelquefois faire à ses envieux et à ses critiques une part que sûrement ils n'auraient pas dédaignée ; je veux parler de cette extrême légèreté, de cette incroyable mobilité de pensées, qui, je crois, ne lui permettaient pas toujours de s'arrêter assez long-temps sur le même sujet. La gaieté, en pareil cas, devrait être une excuse ; mais auprès de l'envie y a-t-il des excuses ? Ceux qui ont le mieux connu madame de Boufflers savaient que personne jamais n'eut moins besoin d'attention ni de réflexion ; la première apparition d'une idée la lui montrait

tout entière. Ennemie née de toute méthode et de toute marche didactique, et toujours disposée, dans la conversation, à préférer le moins au plus, elle craignait sans cesse d'en trop dire ou d'en trop entendre sur chaque objet, et passait souvent à autre chose sans que l'attention eût pu la suivre. De là ce peu de suite, ce peu d'accord qu'on voyait ou qu'on cherchait à voir entre des pensées dont le fil trop délié devait échapper à des yeux ordinaires. Quant à nous, laissons aux pédants (s'il en reste) ces froides observations, et ne reprochons point à l'oiseau ses ailes.

Son goût la mettait plus en état que personne d'apprécier les beautés et les défauts des nouveaux ouvrages; mais sa modestie ou sa prudence ne lui permettait presque jamais d'avoir un avis. Elle était persuadée que les femmes ont ordinairement mieux à faire que de juger, et que toutes leurs prétentions sur ce



point doivent se réduire à un instinct plus ou moins éclairé, mais qui est dispensé de rendre compte de lui-même ; au lieu qu'il n'en est pas ainsi du jugement, dont il faut pouvoir dire les raisons. Elle avait toujours présente une maxime tirée des Proverbes de Salomon : *Le silence est l'ornement de la femme.* En effet, une femme qui jugerait sans pouvoir dire pourquoi parlerait en étourdie, et celle qui le dirait ce pourquoi, ou seulement qui le saurait, passerait pour une pédante ; raison de plus pour en revenir au proverbe de Salomon.

Le peu qui nous reste de madame de Boufflers, et qui n'était destiné qu'au divertissement de sa société la plus intime, ne lui a jamais coûté une minute de travail. Elle attendait tranquillement que la pensée s'offrît à son esprit, l'expression à la pensée, la rime et la mesure à l'expression ; et malgré cette précieuse nonchalance qui laissait, en quel-

que sorte, ses jolis vers se faire eux-mêmes, comme les boutons de fleurs qui s'épanouissent par la seule action de la sève, on en voit qui portent l'empreinte de la justesse et de la correction ; semblables à certaines productions curieuses de la nature, où elle semble avoir défié l'art de mettre dans les siennes plus de soins et de régularité ; mais, attachée sur-tout à la concision, toute longueur (fût-elle nécessaire) lui paraissait une tache. De toutes les économies possibles, elle pensait que la meilleure est celle des mots ; aussi la poussait-elle jusqu'à l'avarice. Il sera facile d'en juger par quelques citations qui termineront cette notice, et entre autres par une petite chanson où, tout en plaisantant, comme à son ordinaire, avec M. de Beauvau, elle se peignait elle-même beaucoup mieux peut-être qu'elle ne pensait.

*Air : Sentir avec ardeur.*

IL faut dire en deux mots

Ce qu'on veut dire ;

Les longs propos

Sont sots.

Il faut savoir lire

Avant que d'écrire,

Et puis dire en deux mots

Ce qu'on veut dire :

Les longs propos

Sont sots.

Il ne faut pas toujours conter,

Citer,

Dater,

Mais écouter.

Il faut éviter l'emploi

Du moi, du moi ;

Voici pourquoi :

Il est tyrannique,

Trop académique ;

L'ennui, l'ennui

Marche avec lui.

Je me conduis toujours ainsi

Ici ;

Aussi

J'ai réussi.

Il faut dire en deux mots

Ce qu'on veut dire ;

Les longs propos

Sont sots.

Je crois pouvoir joindre ici quelques stances où elle sort tout à-la-fois du genre qu'elle semblait avoir exclusivement adopté. Il serait difficile , au premier aperçu , de juger si alors elle éprouvait, en effet, le sentiment qu'elle exprime, ou si elle ne faisait que le supposer. Ceux qui n'auront fait que lire les vers, pencheront pour la première opinion ; ceux qui auront connu la personne, tiendront pour la seconde. Quoi qu'il en soit, cette jolie petite élégie prouvera du moins que le langage du sentiment n'était pas plus étranger à madame de Boufflers que celui de la plaisanterie.

Aux doux charmes de l'espérance  
Je me livrais bien follement ;  
Vous ne m'aimiez qu'en apparence,  
Je vous aimais réellement.

Ma raison, mon esprit, ma vie,  
Se soumettaient à votre loi ;  
J'étais bien plus que votre amie,  
Tout était vous, rien n'était moi.

Souvenirs d'une ame insensée,  
Puisque vous n'êtes qu'une erreur,  
Éloignez-vous de ma pensée ;  
Vous seriez mon plus grand malheur.

Je ne rappellerai point, à la fin de cette notice, une quantité de chansons et d'épigrammes, qui, a mesure qu'elles paraissaient, ont fait tant de plaisir à beaucoup de personnes de goût, sur-tout à celles qui en ont été les objets. Rien de tout cela n'était destiné à vivre plus d'une heure, et madame de Boufflers ne s'était jamais attendue aux regards de la postérité. Maintenant, à mesure que la date de ces vives saillies s'éloigne, l'à-propos disparaît, et la grace et la justesse avec l'à-propos : prétendre en juger après quarante ou cinquante ans, ce serait examiner des miniatures à quarante ou cinquante pas.

On a essayé quelquefois de calomnier cet ingénieux amusement, et l'on a vu ou voulu y voir de vraies satires ; mais,

pour s'y méprendre, il faudrait ( et ce qui est comme impossible ) avoir déjà oublié le mérite, la sagesse, et la considération de M. de Beauvau, ce frère adoré, que madame de Boufflers avait, en quelque sorte, choisi pour son point de mire, et dont la dignité personnelle contrastait si agréablement avec l'aimable familiarité de sa sœur; il s'en amusait plus que personne; et madame de Boufflers, en lui lançant trait sur trait, aimait à penser et à prouver que son frère était invulnérable.